

Le marché des antiquités

par Robert KLUYVER

Depuis 20 ans l'Afghanistan est progressivement vidé de son patrimoine. Ce fut d'abord le fait de simples soldats qui profitaient du désordre de la guerre. Puis on a vu l'émergence d'un véritable marché qui fonctionne, partiellement, sur commande des négociants en antiquités. Malgré le semblant d'ordre qu'ont apporté les Tâlebân (ou peut-être grâce à lui), ce marché ne cesse de se développer. Robert Kluyver, qui a pu se rendre sur un certain nombre de sites sensibles, propose ses observations et ses analyses sur les rouages de cet immense trafic qui est en train de dépouiller l'Afghanistan de sa propre histoire.

Les marchands d'antiquités de Hérat

Hérat : la plus ancienne ville d'Afghanistan, qui existait déjà à l'époque d'Alexandre le Grand, lorsqu'elle s'appelait Hairava, chef-lieu de la province de Ariana ; métropole du Khorasan, la riche province iranienne maintenant partagée entre l'Iran, le Turkménistan et l'Afghanistan ; puis capitale de l'empire timouride. Ville maintes fois détruite, mais toujours reconstruite par ses conquérants. Ville riche, carrefour sur la route de la soie. Il est évident qu'on trouve, dans la ville et ses environs, beaucoup d'antiquités.

Sur l'axe qui fut tiré à travers l'ancien quartier administratif de la vieille ville, Qutbe Tchaq, entre la porte du même nom et l'immense mosquée du Vendredi, on trouve encore quelques magasins d'antiquités. Surprise : qui pourrait bien s'y rendre ? Il n'y a plus de touristes depuis longtemps, et les Afghans ont autre chose à faire avec leur peu d'argent que d'acheter des vieilleries. Les courses de la poignée d'humanitaires de passage suffiraient-elles pour rentabiliser ces magasins ?

Non, me répond Daoud, un des marchands. Les humanitaires vont plutôt acheter des produits d'artisanat et du bric-à-brac dans le magasin de " M. Dollar " tout près. D'ailleurs, mon entrée dans les magasins est dûment célébrée, avec force thé et bonbons, et ce n'est qu'après avoir bien fait connaissance avec tout le monde et raconté une partie de ma vie que j'arrive à déplacer le thème de la conversation sur les affaires. On commence à me montrer des brouilles, de l'ordre de cinq dollars. Lorsqu'ils voient que je connais la valeur de ce qu'ils me présentent, ils sortent des pièces plus intéressantes : des petites fioles en verre de l'époque sassanide trouvées dans la région de Hérat, un bol en pierre de lave de Qala-e Nao (Badghis), des pièces de métal gravé (bronze, notamment) de Djam, une statuette de déesse de la fertilité trouvée dans les montagnes vers le Turkménistan, des bijoux d'âge incertain, des petites sculptures en marbre, des nombreux récipients à kohl (du charbon fin pour le maquillage) et surtout beaucoup de céramique islamique, de l'époque timouride. La plupart des pièces sont authentiques – devant une telle abondance d'antiquités dans le sous-sol et si peu de demande, à quoi bon fabriquer des faux ? – mais il y a quand même quelques copies. Les prix des objets oscillent entre 5 et 20 dollars. Faisant mine d'être déçu, je demande s'ils n'ont pas de pièces de valeur supérieure.

On m'emmène dans l'arrière boutique, où une malle cachée sous des tapis et soigneusement cadenassée contient des objets dont le prix de départ va jusqu'à quelques milliers de dollars. Des bijoux plus précieux, de l'argenterie, peut-être pas si antique, des

monnaies antiques, des objets en verre sassanide plus importants, un plateau médiéval en argent gravé. Au fond de la malle le vendeur, Cher Ali, me montre ce qu'il considère comme un bien précieux : l'ancien guide du musée de Kaboul, tout en couleurs, qu'il utilise comme œuvre de référence.

Tout cela est bel et bien, dis-je aux vendeurs (ceux des magasins voisins ont rappliqué), mais je n'ai toujours pas vu de pièces vraiment importantes. N'y a-t-il pas de statues, d'anciens objets en or, et d'autres pièces vraiment détonantes ? Je me présente comme un éclaireur envoyé par des marchands d'art occidentaux. Oui, oui, s'empressent-ils de me répondre, mais ils ne peuvent les garder dans leurs boutiques. C'est pour cela aussi que la malle est cachée : ils ont peur de subir des raids des Tâlebân, qui ont déclaré illégal le trafic d'antiquités. Ils m'expliquent qu'ils gardent les pièces importantes dans des cachettes et, comme il n'y a personne sur place pour les acheter, ils les envoient à Peshawar ou à Quetta, au Pakistan, où ils trouvent facilement acquéreur. Les passeurs ne manquent pas, car les contrôles en route ou aux frontières sont rares. D'ailleurs, les Tâlebân ne fouillent presque jamais, ils sont bien trop pudiques pour cela.

Pendant les heures passées dans le magasin, plusieurs personnes sont rentrées, non point pour acheter, mais pour vendre. On leur donne quelques francs pour des objets qu'on revendra une dizaine de fois plus cher. Cela se passe ainsi, dit Daoud : généralement ce sont des villageois qui leur apportent les antiquités ; mais ils envoient aussi des agents sur les sites les plus prometteurs, comme Djam, Qala-e Nao ou Karukh, à une cinquantaine de kilomètres vers l'est. Il y a donc la mise en place d'un véritable marché, où la demande stimule l'offre, donc les fouilles sauvages. Dans certains cas les villageois s'organisent tout seuls, à la suite d'une trouvaille accidentelle, ils mettent en œuvre un chantier pour récupérer le plus possible de richesses enfouies. La sécheresse aussi bien que l'émergence de ce marché ont poussé les paysans dans cette voie, " l'archéologie de subsistance ", qui complète leurs maigres revenus agricoles. En sortant du magasin je pense qu'on ne peut en vouloir ni aux paysans appauvris, ni à ces marchands francs et sympathiques, ni à leurs passeurs. Il faut bien vivre...

Le butin de guerre

A l'autre extrémité de l'Afghanistan, à côté du site de Hadda, dans le voisinage de Djalalabad, non loin de la frontière pakistanaise, quelques personnes vivent très bien de ce commerce. Hadda et les sites environnants furent un des centres principaux du Bouddhisme dans les premiers siècles de notre ère ; on y découvrit plus de mille stoupas et des dizaines de monastères qui, depuis les années 20, lorsque les fouilles archéologiques commencèrent en Afghanistan, ont révélé de nombreux trésors. L'Institut d'Archéologie de Kaboul fouilla Tepe Chotor en y laissant la plupart des œuvres d'art *in situ*.

Aujourd'hui, panorama de désolation. Les bois et les lacs que décrit le pèlerin chinois Hsuan-Tsang au début du septième siècle ont peut-être disparu depuis belle lurette ; l'endroit est devenu un désert, impitoyablement chaud en ce mois de septembre. Mais le site archéologique est aussi mal en point que la nature. Il a été dévasté dès le début de la guerre contre les Soviétiques. La proximité du site avec Peshawar, grand centre régional du marché des antiquités, facilitait sans doute l'écoulement des marchandises,

et on mentionne la complicité des marchands pakistanais, voire un pillage systématique sur demande.

Quoi qu'il en soit, le paysage a été éventré par cette cupidité. Plus tard il a été plusieurs fois la scène de violents combats. Il est difficile de distinguer les cratères des bombes des fouilles clandestines. Sauf là où, malgré l'interdiction des Tâlebân, des hommes creusent en plein jour. Sous nos yeux, ils déterrent une statue de Bouddha en stuc d'une trentaine de centimètres de haut. Nous sommes sur le site de Tepe Kalân, qui ne fut jamais fouillé par les archéologues. Maintenant c'est un immense chantier, où les restes architecturaux sont détruits pour accéder le plus vite possible aux objets qui se vendent.

Celui qui semble le chef de chantier nous accompagne dans notre tournée autour de Hadda. A Tepe Chotor il ne reste plus le moindre objet d'art, et le site est en train de se réintégrer à la terre dont il émergea. Les autres stoupas et monastères ne présentent plus le moindre intérêt : ce ne sont plus que des monticules de pierres sapées par les excavations. Dans le centre du village il y a un tas de pierres avec des bas-reliefs bouddhistes trop abîmés pour être vendus, dans lequel piochent les habitants qui font des travaux chez eux.

Notre accompagnateur, qui répond évasivement à toutes mes questions sur les fouilles effectuées, finit par nous inviter dans l'auberge qu'il a fait bâtir en face de sa ferme. Une maison à moitié achevée en briques de ciment, recouvertes de faux marbre, et décorée avec des dorures et des petites fontaines. Sans doute y a-t-il une antenne parabolique cachée quelque part, et la télévision et le magnétoscope interdits. Cela semble bien rapporter, le business des antiquités bouddhistes. Ce paysan est devenu riche ; bientôt notre bonhomme aura un 4x4 japonais devant la porte. Cela prouve que, au contraire de ce que disent la plupart des Afghans, les Pakistanais ne sont pas les seuls bénéficiaires de ce trafic. Ce n'est pas seulement, comme je pouvais le croire à Hérat, une question de survie.

Pillages tous azimuts

Il y a différents types de pillage, et différents types de pilleurs. Entre la trouvaille accidentelle d'une antiquité par un paysan qui manie sa charrue, et qu'il apporte en ville pour lui trouver acquéreur, et la rapine industrielle sur demande qui a lieu autour de Djalalabad il y a toutes sortes de variantes. Beaucoup impliquent les soldats des factions combattantes.

Le site de Sorkh Kotal, par exemple, a été entièrement dévalisé dans les années où il fut un poste du Hezb-e Wahdat. Il ne reste que des bases de colonnes, trop lourdes pour être transportées ; l'une d'elles semble avoir servi comme siège pour une unité d'artillerie anti-aérienne installée dans un fossé. En outre, toutes les marches de l'escalier monumental qui allait du pied de la colline au sommet où se trouvait le temple, ont disparu. Les restes du temple que mirent à jour les fouilles de la Délégation Archéologique Française en Afghanistan (DAFA) ont été très abîmés par les installations militaires. On voit aussi, partout, des fouilles sauvages. Les soldats devaient s'ennuyer, et ils avaient des pelles...

Lors de ma visite, en avril 2000, le site vient d'être libéré par les militaires. Nous sommes accompagnés par les habitants du hameau voisin, qui sont persuadés que nous

sommes à la recherche d'un trésor. Ils me harcèlent sans cesse pour me faire admettre qu'il y a encore de l'or à trouver. A l'heure qu'il est ils doivent être en train de creuser.

A Aï Khanoum, au nord de l'Afghanistan, un commandant du Djamiat-e Islami divisa l'ancienne ville gréco-bactrienne fouillée par la DAFA en lots, dont il confia l'exploitation aux plus offrants. Cet ensemble urbain, unique au monde, n'avait été que partiellement étudié, et n'avait révélé qu'une partie de ses secrets. Maintenant il est trop tard. Jean Claude Gardin, qui participa aux fouilles, et que je rencontrai en Ouzbékistan où il travaille sur le site d'Afrassiab, près de Samarkand, a pu visiter Aï Khanoum il y a quelques années. La ville, avec ses rues pavées, son gymnase, son théâtre, son palais, ses temples et ses grandes maisons, était devenue méconnaissable. Ca et là gisaient des bouts de colonne, comme après un sac par Gengis Khan. Pour faire vite certains pilliers avaient utilisé des bulldozers. Tout le patient travail scientifique des archéologues avait été réduit à néant. M. Gardin était terriblement accablé. Lorsque je lui demandai s'il serait prêt à recommencer des fouilles en Afghanistan si les conditions le permettaient, il me répondit qu'il préférerait ne plus jamais mettre les pieds dans ce pays.

Mais le pillage le plus efficace, et qui rapporta le plus, eut sans doute lieu au musée de Kaboul. Une partie de la collection (parmi laquelle se trouve probablement le célèbre " Or de Bactriane ") fut mise sous triple sceau par le gouvernement de Nadjibullah, mais le reste disparut. En 1992-1993 le musée se trouva sur la ligne de front et changea plusieurs fois de main ; chaque faction pilla une partie de la collection. Ainsi, l'entière collection numismatique, un document historique inégalable, fut volée des caves du musée. Les fameux " ivoires de Begram " du 1^{er} ou 2^e siècle furent offerts à des amateurs à Peshawar et à Londres pour des sommes supérieures à 100 000 \$. Tous les bas-reliefs et statues bouddhistes trouvèrent aussi le chemin des collectionneurs d'art, ainsi que l'or parthe, les statuette de l'âge de bronze, les statues hindouistes, les fresques du bouddhisme tardif... D'ailleurs, il est presque certain que ces collectionneurs, ou les marchands spécialisés, passèrent commande. Il suffisait d'avoir le guide du musée ! Les pièces étaient livrées avec la numérotation du musée au dos comme certificat d'authenticité.

Les réseaux du commerce des antiquités

Où sont, aujourd'hui, toutes ces pièces ? SPACH en récupéra quelques unes, et un marchand d'antiquités de Londres acheta quelques-uns des ivoires de Begram qu'il confia à SPACH. On espère que d'autres pièces sont dans les mains d'Afghans qui les achetèrent afin de les préserver, et qui les rendront lorsque la situation politique dans ce pays sera stabilisée. Mais le gros de la collection a dû disparaître dans des collections privées, au Pakistan, dans les pays du Golfe, en Europe, au Japon et aux États-Unis. Le général Nasrullah Baber, qui fut patron des services secrets pakistanais, aurait ainsi une collection importante, tout comme la famille de Benazir Bhutto, ex-présidente de ce pays.

On s'étonne des prix demandés. Dans le centre de Kaboul, sur " Chicken Street ", un marchand de tapis et d'antiquités m'informe que je ne pourrai trouver une tête de Bouddha à moins de 10 000 dollars, et qu'une belle pièce vaut facilement 100 000 dollars. Je lui demande qui dispose d'autant d'argent, les membres des Nations unies ? Non, me répond-il en riant, les étrangers sont pauvres, ou font semblant, et dépensent

rarement plus de quelques centaines de dollars. Non, il n'y a que les Afghans qui ont cet argent. Et ils paient cash, au moment de l'acquisition.

Il devient clair qu'il y a deux marchés : un, pour les touristes, avec des prix allant de cinq à quelques centaines de dollars. Il suffit de se rendre dans la section des antiquités du bazar de Peshawar pour y trouver ces objets trouvés à Djam, à Hérat, et un peu partout dans le pays. On n'y trouvera point de bas-reliefs bouddhistes en schiste, et toutes les petites statues de Bouddha, et une bonne partie des " pièces de monnaie antiques " sont des faux, fabriqués sur place. Un marchand afghan qui croyait pouvoir me tromper m'offrit même, dans la plus grande confidentialité, une statuette égyptienne !

L'autre marché est celui des collectionneurs. Il ne s'est réellement structuré qu'avec le début de la guerre d'Afghanistan. D'ailleurs, un conservateur pakistanais me dit que le Pakistan aussi se voit, depuis ces temps, soumis au pillage de ses antiquités importantes. Ce marché fonctionne partiellement sur la demande, et concerne des objets allant de plusieurs milliers à quelques millions de dollars. Un sarcophage de style égyptien qui fut confisqué fin octobre par la police pakistanaise dans la ville de Quetta, et qui pourrait venir soit du Baloutchistan pakistanais, soit d'Iran, soit encore d'Afghanistan, se négociait à 10 millions de dollars. C'était en fait un faux.

Et qui sont ces collectionneurs ? En partie, il doit s'agir d'amateurs d'art ; ainsi les Japonais achèteraient plutôt des objets bouddhistes, les Arabes du Golfe l'art islamique, tandis qu'en Occident ce qui marche le mieux sont des antiquités qui incorporent des éléments classiques (gréco-bactriens, kouchans et du Gandhara). Cette simplification est bien sûr une généralisation, mais qui permet aux marchands de cibler leurs ventes. Ces amateurs-là sont-ils les principaux acquéreurs ? On peut en douter, car les collectionneurs reconnus comme tels font de plus en plus attention de ne pas participer au recel. Quant aux musées, ils ont presque tous une politique d'achats très prudente, après les scandales qui ont nui à la réputation de certains d'entre eux (tel que le Getty Museum de Los Angeles).

Probablement une bonne partie des chefs d'œuvre afghans pillés se retrouvent dans les coffres-forts des grands mafieux, de toute nationalité, qui prospèrent depuis le début de la guerre en Afghanistan, grâce au commerce de l'héroïne et à celui des armes. Trois faits valident cette hypothèse : d'abord, ce sont les seuls à disposer de telles sommes d'argent, des centaines de milliers de dollars en cash. Deuxièmement, ils peuvent utiliser les réseaux de la drogue et des vendeurs d'armes pour exporter les œuvres d'art. En effet, le contrôle méticuleux des douanes pakistanaises à la sortie de leur territoire, qui vise spécifiquement les drogues et les antiquités, dissuade les amateurs d'art, qui préfèrent se faire livrer chez eux. Et qui d'autre dispose de l'appareil logistique et des contacts dans les douanes pour faire passer ces antiquités, si ce ne sont les réseaux de la drogue (qui, soit dit en passant, se confondent avec les réseaux islamistes de soutien aux Tâlebân) ? Finalement, l'achat d'objets d'art est une des façons les plus faciles de blanchir les revenus de ces trafics illégaux. D'ailleurs, c'est pour cela que les prix sont si hauts ; l'acheteur ne va pas marchander, il est déjà heureux de pouvoir convertir son argent " chaud " en un objet mobile qui conservera sa valeur et qui, le cas échéant, est moins facile à confisquer que les comptes en banque et la propriété immobilière, les autres alternatives.

Du point de vue scientifique, c'est d'ailleurs fort malheureux, car les vrais amateurs se soucient plus souvent de savoir d'où provient un objet, ce qui fait que l'information contextuelle se perd moins facilement, que le truand, qui se soucie seulement de la valeur pécuniaire de l'œuvre.

Qui profite ?

Qui, en Afghanistan, profite de ce juteux trafic ? Il est improbable que ce soient des marchands isolés comme ceux de Chicken Street, car tout se sait dans ce pays, et un marchand qui gagnerait 100 000 \$ aurait intérêt à déguerpir au plus vite, avec sa famille, avant de se faire racketter. Soit ce sont des marchands avec des bonnes connections avec le régime, ou avec des commandants locaux ; soit les commandants eux-mêmes. Encore une fois, il est probable que le réseau des antiquités se confond avec celui des drogues. Or on sait qu'une bonne partie de ce commerce a lieu sous le regard des Tâlebân, qui prélèvent une taxe sur la production et l'exportation de l'opium et de l'héroïne, même s'il semblerait qu'ils font à présent de réels efforts pour réduire la production de pavot. Dans ce cas, le commerce des antiquités soutient, au même titre que celui des drogues, l'effort de guerre des Tâlebân.

Cependant il n'y a aucune indice prouvant la participation directe des Tâlebân au marché des antiquités, ni même au pillage du pays. D'une part la plupart des Tâlebân sont incultes, et donc insensibles à la valeur des antiquités, qu'ils voient plutôt comme des objets païens à détruire (dans le cas des antiquités préislamiques). D'autre part Mullah Omar a clairement interdit les fouilles clandestines et le trafic des antiquités, et son décret a été suivi par une résolution du Conseil des Ministres. Radio Chariat a amplement diffusé ce décret, en sommant les Afghans de rendre des pièces antiques qu'ils garderaient chez eux (sans succès). Depuis, nous avons vu arriver au musée des objets confisqués ; mais rien de valeur. On vit par exemple arriver deux cents mortiers en bois, des produits d'artisanat récemment fabriqués au Nouristan. Cela ressemble plutôt à du harcèlement (les Tâlebân n'aiment pas les Nouristanais) qu'à une politique de protection du patrimoine. Bref, si le régime des Tâlebân ne participe pas directement aux bénéfices de ce commerce, il ne fait pas non plus beaucoup d'efforts pour l'arrêter. Nous ne devons pas nous laisser leurrer par l'intérêt soudain affiché par les Tâlebân pour le patrimoine afghan ; les déclarations, dirigées vers l'étranger, ne sont pas suivies de mesures concrètes. Au contraire, la destruction voulue des Bouddhas (à Bâmyân, mais aussi, par exemple, à Tepe Sardar à Ghazni) n'est pas empêchée, et nous avons vu que le pillage du pays s'accélère.

Enfin, si le régime des Tâlebân n'est pas impliqué en tant que tel dans ce commerce, il y a sans doute des complicités individuelles ; parmi les douaniers, bien sûr, mais aussi parmi les commandants locaux. Il n'y a d'ailleurs aucune raison que cela soit différent du côté de l'opposition.

Il semble qu'on ne puisse pas faire grande chose pour endiguer ce flot qui est en train de vider l'Afghanistan de son histoire. Car c'est bien de cela qu'il s'agit. Tous les Afghans, sauf les plus incultes, regrettent cet état de fait. Ils semblent bien conscients que ce n'est pas seulement leur passé, mais aussi leur avenir qui disparaît. Car l'histoire est un facteur d'unification pour des gens qui partagent un même destin, sur un même territoire. Et l'Afghanistan a terriblement besoin de cette prise de conscience pour mettre

fin à la guerre fratricide. Cependant, si le pillage continue à ce rythme, et étant donné qu'il faudra au moins quelques années avant d'arriver à une stabilisation de la situation et un gouvernement capable de garantir effectivement la protection de son patrimoine, que restera-t-il pour rappeler aux Afghans leur histoire, et le passé illustre du territoire qu'ils habitent ?

De notre côté, en Occident, on ne peut pas faire grande chose non plus. Il est vrai que la législation internationale est défailante. Quelques ivoires de Begram ont été saisis par les douanes britanniques, non point parce qu'il s'agissait d'objets volés dans le musée de Kaboul, mais parce que c'était de l'ivoire... Mais comme nous avons vu, la plupart des antiquités empruntent des réseaux de toutes façons cachés, pour enrichir les collections de mafieux et autres hommes de négoce qui y voient une façon convenable de blanchir leur argent. Pendant quelques années on accusa certains musées d'une politique d'achats douteuse, en pensant qu'ils alimentaient le marché des antiquités volées ou pillées, qu'ils se livraient effectivement à du recel. Aujourd'hui nous voyons que ces acquisitions n'avaient aucune incidence réelle sur ce marché, qui continue de plus belle. On en viendrait presque à regretter cette politique prudente des musées. Au moins, les antiquités restaient accessibles au public...